

L'ART-THERAPIE EN CLINIQUE

Geneviève Bartoli

Art-thérapeute, psychothérapeute

Exerce en libéral à St Denis (93) auprès d'enfants, d'adolescents et d'adultes.

gbartoli@neuf.fr - www.genevievebartoli.fr - 0615656494

*- Direz-vous, au bout du compte, que ce que vous exprimez,
ce que vous créez, c'est vous-même ?*

- Je crois que c'est moi-même tel que je l'ignore...

Jean Bazaine répondant à Michel Ledoux

Quand Edith Viarmé me demande un article sur un déroulé clinique dans ma pratique, spécifiant bien « en art-thérapie », je me demande comment je pourrais bien lui dérouler un trajet thérapeutique spécifique en art-thérapie.

Oui je suis art-thérapeute, je suis aussi, voire en cela, psychothérapeute. Mais pas qu'en cela ; je travaille beaucoup avec la relation thérapeutique, vous savez, cette relation particulière entre deux personnes, un patient et un thérapeute qui se rencontrent dans un cadre thérapeutique.

Et j'ai d'autres références et formations dans le champ de la thérapie : la psychanalyse, la Gestalt-thérapie et la systémie.

Alors j'ai été tentée de dire 'non' et pour différentes raisons :

L'écriture est toujours ardue et j'ai toujours des projets artistiques qui m'habitent ou m'attendent.

Et j'en ai assez de ces saucissonnages autour de l'art-thérapie, la psychothérapie, la psychanalyse avec tous les dénigrement qui y sont accompagnés sous la « bonne » intention de spécifier, de se différencier, de légitimer sa propre pratique « soignante » ou son allégeance à son maître, dans ce cas là unique...

Mais je pense à mes patients, à la souffrance psychique, à la difficulté d'être humain, vivant, dans ce monde.

Alors 'oui', l'art-thérapie existe, heureusement ; elle me sert grandement dans mon travail de thérapeute comme elle a largement servi l'humanité dans ses voix ancestrales.

Heureusement que j'ai rencontré la pratique artistique dans ma vie personnelle, d'abord sous la forme de marionnettes. Et me revient un souvenir essentiel : ces deux yeux noirs qui me regardent et qui attendent. Ils attendent mouvements, gestes et paroles. Ils m'attendent, ils m'appellent...

Une marionnette, une de celles sorties de mes mains, effets de mes mains et de mon être mutique, me poussait à la vie, à la parole, sans un mot, discrètement, subrepticement...

Cela avait pris plusieurs années de travail avant que je puisse devenir actrice devant un public et encore plusieurs années avant que j'éprouve le sentiment d'exister plus tranquillement, en vie et en relation aux autres, après un certain trajet analytique et psychothérapeutique.

Alors quand j'ai commencé à être thérapeute, je n'ai pas oublié ce qui avait participé à tous ces mouvements internes et externes pour plus de capacités d'être-au-monde.

Un autre souvenir me revient : une de mes premières patientes dans mon cabinet. Je ne voyais que le haut de sa casquette en guise de visage et son corps figé, replié sur le coin de mon canapé. Toutes mes questions, mes propositions m'apparaissaient abruptes et le silence était de plomb. J'étais face à un mur sauvage, un vide non-fertile. Alors j'ai pensé : N'oublie pas de vivre à côté d'elle ; ça suffit les intrusions, ça suffit aussi les abandons . Et j'ai esquissé un petit personnage en pâte à modeler. Esquisser, « *ébaucher et finir dans le même temps* », disait Delacroix. Cette esquisse de femme en pâte s'est mise à tourner la tête, vers elle, vers moi, vers l'environnement. Et cette jeune femme, que je ne regardais plus, centrée sur mon petit personnage, s'est mise à (me) dire : « elle ne parle pas ». Cette esquisse sera le point de butée pour sa parole, le début de nos échanges, au travers d'autres personnages en pâte qui sont venus la rejoindre.

Depuis, des années de métier se sont engrangées. Le silence ne me paraît pas forcément de plomb. Mon cabinet s'est peuplé de tableaux, de sculptures, d'objets divers mais toujours choisis, d'espaces pour dessiner, jouer, chanter, qui seront utilisés ou non au cours des séances, sans que je ne le sache à l'avance. Ma pratique professionnelle s'est affinée, diversifiée, art-thérapeute, psychothérapeute, pratique artistique personnelle (sculpture, peinture), sans que cela ne soit cloisonné. Au contraire, je m'en trouve plus unifiée. Il y a des champs d'articulations et d'interrogations, de résonances insidieuses, de dissonances et des cadres différents.

Alors l'art-thérapie en clinique, cela vient quand ?

IMAGES CLINIQUES (OU VISIONS CLINIQUES)

Eloïse et ses BD sur tableau effaceur que nous prenions en photos toutes les deux ou *comment se voiler pour s'autoriser à se dire*.

L'effacement toujours possible sur ce tableau permettait à cette jeune fille de s'autoriser à parler. Elle l'a fait sous forme d'une BD où l'héroïne était une jeune fille de son âge. Au fil des séances, dès qu'elle arrivait, elle se mettait à dessiner. Au cours, sa parole se déroulait. Dans ce trajet, il arrivait qu'elle parle quelquefois à la première personne. Je répondais en « elle », clin d'œil que j'adressais au respect de ce voilement/dévoilement.*

Pour la dernière séance, elle m'a demandé de tirer sur papier les photos de ses dessins comme traces fixées et distancées de son dire . Nous les avons longuement regardés...

Maintenant je repense aux jeunes artistes de l'exposition *J'en rêve* à la Fondation Cartier. J'ai été frappée par l'importance et l'inventivité du travail photographique de cette génération nourrie d'images, qui pense le monde à travers elles.

Max et ses CD qu'il apporte en séances ou *la rencontre dans la non-parole et le non-regard*.

Max est une jeune homme de 20 ans ; cela fait deux ans que nous travaillons ensemble et qu'il me répète inlassablement « je n'ai rien à vous dire ».

* Cf. La théorisation très intéressante de Jean-Pierre Klein sur *La stratégie du détour*, concept en art-thérapie qu'il a élaboré pour appréhender le travail sur soi au style indirect, 1993, p.59...

Au fil des séances, j'ai appris à l'entendre à travers le choix de chansons qu'il (m)'apportait. Il mettait la musique si fort pour s'y plonger, pour fuir une rencontre possible entre nous, tout en étant là.

Le trouver, le rencontrer ne pouvait se produire que dans ces musiques en langue étrangère rappée dont je ne saisissais que quelques mots.

Walk, Walk

ANGER..... OPPOSITION...

Black are in urgency

It's MEMORIES that hurt ME

The best place for a nigger is Islam nation

MURDER

BEAT UP

HURTS

...

Plus tard, il apportera Pierre Perret et inscrira des phrases sur le tableau (effaceur) :

Faut être doux avec Loulou

Elle comprend tout

Elle pige mon cafard, mes états d'âme et tout le bazar

Elle n'est pas que belle Son sourire et ses bouclettes

vous illuminent toute la planète

L'amour quand ça vous prend, faut partir en courant

Il l'aimait, elle l'aimait, ils n'avaient rien à se dire

Dans ce train bleu, on fit l'amour avec les yeux...

Et il revenait inlassablement au *hard métal*.

Ne pas le voir, ne pas le regarder.

Ecouter, écouter ce bruit, finir par entendre.

Le regarder quand même, car il est aussi insupportable d'être observé que de ne pas être regardé. Il peut être très angoissant d'être écouté, comme il peut être terrifiant de ne pas l'être.

L'idée de la rencontre peut être insupportable, non ?

Il me soustrait de sa vue pour que je puisse le regarder, c'est à dire pour que mon regard soit tolérable. Dans mon cabinet, il s'installait toujours dans le fauteuil tout seul, celui à côté de la musique.

Et pendant des semaines de rencontres hebdomadaires, il s'est ainsi soustrait d'un échange dialogal pour qu'une relation puisse s'instaurer dans une entente autre, bien en deçà ou bien au delà des mots.

Auprès de lui, j'ai appris à aimer le rap américain comme langage de lutte contre la terreur sociale, comme tentative d'existence dans la part humaine, violente du monde. Et j'apprends à continuer mon travail en présence du refus de toute expression de soi, c'est à dire à entendre l'être là où il se refuse et fait par la même, acte d'apparition.

D'ailleurs souvent il m'apparaît que le processus thérapeutique s'initie, se fonde dans l'incompréhensible, l'in-formulable progressivement présentifié.

Violine, son corps et la peinture ou comment lâcher des représentations stéréotypées à travers le tableau imaginaire.

Violine est une forte femme de 30 ans qui me parle de son corps toujours avec les mêmes mots, sa laideur, sa grosseur...

Je me mets à penser aux tableaux des peintres de la Renaissance, ces corps si vivants, si sensibles même sous leurs drapés. Je me rappelle Jan van Eyck, qui pour ralentir son travail, y mettre plus de précision, a inventé la peinture à l'huile dans sa tentative de saisir les moindres détails de la réalité. Et ainsi touches après touches de plus en plus menues, il a pu revenir sur son travail pour le parfaire.

Je me revois chercher les arabesques des modèles dans l'atelier de peinture que je fréquente.

Et je vois cette femme dans un corps bien posé et des mots si ratiocinés.

Alors, je lui propose de mettre en modèle son corps et de prendre son doigt comme la touffe d'un pinceau délicat qui tracerait imaginativement les modelés de son corps.

Après cette expérimentation, elle n'a plus pu se percevoir de la même manière. Elle s'est mise à se regarder, à se toucher, à pouvoir se promener, nue dans l'intimité de chez elle. Plus tard, elle a pu aborder l'intimité avec l'autre, ce qui ne s'était jamais produit dans sa vie de femme.

Lula et la violence du jeu

*Tout plein de chagrin, tout plein d'amour,
tout plein de chagrin d'amour...
Pierre Charras dans Figure*

Lula est une petite fille de 7 ans qui m'est adressée par un Foyer de l'Enfance « car elle fait des colères sur le groupe », après plusieurs tentatives thérapeutiques (la psychologue du foyer, le CMPP, une thérapie familiale).

Lors de l'entretien préliminaire lorsque je me présente à elle, elle me dira : et qu'elle n'a rien à me dire, et qu'elle ne peut pas parler. Par contre, elle veut que je joue avec elle et me propose comme premier « jeu » : que je dessine, qu'elle efface ce que je dessine et que je sois en colère.

En tant que thérapeute, je joue avec mes patients, je joue comme les enfants et je joue comme les comédiennes. Peter Brook mentionne dans *L'espace vide* que « ce n'est pas par hasard que, dans de nombreuses langues, on utilise le même mot pour désigner le « jeu » de l'acteur et les « jeux » de l'enfant ».

Lula me proposera beaucoup de jeux, me distribuant des personnages par le biais de statuettes, poupées et marionnettes se trouvant dans mon cabinet. *, dont j'aurai à dérouler le rôle.

Ces rôles me permettent de m'adresser à elle en la rejoignant dans son univers et en amenant du décalage, de la pensée...

Mais je ne vais pas vous décrire tous ces jeux et ces séances de thérapie, je n'en ai pas le temps.

Je ne vais pas vous relater l'histoire de Lula car je ne la connais guère. *

* Je mets à disposition des personnages dans des styles et des matérialités diverses, car la matérialité de l'objet entraîne son manipulateur à des expressivités différenciées –qu'il soit en terre cuite ou en kapok, articulé ou dans un bloc, pouvant être violenté ou suggérant la délicatesse-. Avec Lula, j'utiliserai le changement de type d'objet pour l'aider à moduler son expressivité, c'est à dire faire coupure, amplifier... Car de fait, dans un certain rapport, le manipulateur est aussi manipulé par son personnage.

* Au sujet de l'anamnèse, quand la personne que je reçois ne m'en parle pas d'elle-même, je n'insiste pas, d'autant quand il s'agit d'un enfant adressé par l'ASE car il est souvent encadré dans un portrait de famille déchue qui lui colle à la peau et je refuse que ceux qui me l'adressent ou l'accompagnent, me parlent de l'enfant sans son accord.

Je ne vais pas non plus vous dérouler ce trajet thérapeutique, il a tellement d'épisodes encore non élaborés, bien que ce travail soit terminé depuis trois ans et n'ai duré que six mois. Et puis, il y a bien longtemps que j'ai compris que dans mon métier, il ne s'agissait pas de tout comprendre, mais avant tout d'être en présence dans *le ça de la situation* et de permettre au *self* de se déployer.*

Je veux aborder « simplement » l'effet de ces jeux sur moi et comment mon travail préalable de comédienne me permettait de les soutenir. Car non seulement Lula me précipitait dans des jeux d'une violence et d'une maltraitance inouïes, mais en plus elle les arrêta brutalement. Et je me retrouvais saisie, à travers « mon personnage », dans un arrêt sur image intolérable qui me laissait sans voix ou encore je me retrouvais « devant » jouer un personnage martyrisé ou sadisé...

Des questions m'assaillaient :

Jusqu'où tenir ce rôle qui m'était assigné et dans quelle voie le laisser se développer : du côté des pleurs et de la désespérance qu'ils entraînent avec peut-être leur dose de passivité, du côté de la révolte du personnage dans ce qu'il est soumis à éprouver ?

Jusqu'où devais-je subir ou influencer sur ce drame en actes à travers mes positionnements de jeu ?

Je pensais et lisais Brecht et ses études sur *l'effet de distanciation* où il dit dans *L'art du comédien* qu'« *il s'agit de développer deux arts : l'art dramatique et l'art du spectateur* ». Chez Brecht, la distanciation est venue par souci du public, pour lancer le spectateur dans sa propre recherche, dans son propre jugement. Couper pour laisser mettre en lumière et le faire voir à nouveau.

J'étais d'une certaine manière à ces deux places, l'actrice et la spectatrice, côte à côte avec Lula.

Je pensais aussi au *happening* du Living Theater, le choc du happening pour déjouer les pièges de la raison bien pensante, pour en contester la logique quotidienne, créer de nouveaux circuits.

La *distanciation* et le *happening*, deux procédés semblables et opposés, pense Peter Brook.

Lula utiliserait-elle la densité du choc et de la coupure brutale pour me faire entendre, pour me faire partager dans mon corps, comme elle l'avait vécu dans son propre corps, l'intolérable indicible ?

Ces drôles de jeux étaient d'une humanité terrible.

Elle s'exprimait en couleurs, en traits, en déchirures, en coups, en coupures... Notre dialogue a pu se localiser dans ses univers.

Le jeu m'a permis de supporter la charge du dit (au sens anglais de supporting aussi). Il m'a permis de l'entendre, aussi.

Auprès d'elle, j'ai rencontré la tristesse, le sadisme, l'érotisme, la tendresse extrême... Tout ce qui émeut profondément dans la joie ou l'horreur.

Nous avons dessiné, joué, chanté, modelé, fait du gong, fait silence, fait mélodie...

Ces jeux me propulsaient dans l'effroi, le saisissement, la beauté. L'actrice en moi me permettait d'organiser mes sensations dans la rencontre du « partenaire » et de trouver les répliques qui, par résonance, l'aiderait peut-être à organiser les siennes et dans tous les cas, à continuer le processus du jeu dramatique qu'elle initiait. Car il

Comme je trouve indécent la façon dont on présente parfois la vie et l'histoire d'un artiste, en le ravalant du côté de l'événementiel ou de la pathologie, ce qui est si fréquent dans l'art brut, mais pas que...

* Notions de Gestalt-thérapie : se référer à l'article *Sur un fil... une approche gestaltiste de la présence* de Sylvie Schoch de Neuforn ou au livre de Jean Marie Robine *Gestalt-thérapie, la construction du soi*.

s'agissait bien que je tiens mon rôle : en improvisations théâtrales ou de clown, j'avais appris que l'on prend sur le champ toutes les propositions du partenaire, présence sur scène oblige, acte de générosité s'en suit. Il en était de même dans ce théâtre de l'intime.

Vous pensez bien que c'est dans l'après coup des séances ou en supervision que j'entendais l'intimité de son drame personnel et que je saisisais les effets de notre travail. Mais de cela point besoin de lui dire...

L'ART EN ART-THERAPIE

L'art ne sert pas à oublier, il sert à se souvenir.

Et la conscience du souvenir permet de passer à autre chose du vivant, du présent, du devenir.

Alechinsky (cité de mémoire)

En tant qu'art-thérapeute, j'ai longtemps pensé qu'en art-thérapie, l'art, le processus artistique se situait du côté du patient, c'est à dire qu'il s'agissait de favoriser le déclenchement du potentiel créatif du patient. Depuis quelques temps, il m'apparaît dans ma pratique clinique, que la sensibilité artistique se situe avant tout du côté du thérapeute. C'est son engagement artistique, l'utilisation de son propre langage artistique, son savoir-faire en ce domaine, qui vont être efficient dans la rencontre avec le patient.

Henry Bauchau, dans son magnifique roman *L'enfant bleu*, décrit la rencontre d'une psychanalyste avec la peinture d'un futur patient dans laquelle elle reconnaît sa propre détresse, rencontre inaugurale dans le trajet thérapeutique qui s'en suivra*.

Dans ma pratique clinique, il m'apparaît de plus en plus que le cadre que j'offre, mon regard, mon écoute auprès des patients se modifient au fur et à mesure de ma pratique artistique.

Ainsi, depuis quelques années que je sculpte et je peins, mon cabinet s'est peuplé de tableaux que j'aime, que je peux regarder en séances et qui peuvent être supports initiateurs auprès des patients pour qu'ils s'ouvrent à leur sensibilité, à une parole plus intime, silencieuse ou partagée.

Dernièrement, un patient, cadre dans une entreprise, qui terminait un travail avec moi, m'a demandé de prendre lui-même des photos dans mon cabinet, déroulant tous les objets qui avaient été signifiants pour lui, certains dont il m'avait parlé, d'autres non. Il me parlera alors particulièrement d'une petite marionnette, me disant à mon grand étonnement qu'elle me ressemblait, qu'elle l'avait dérangé au début, puis qu'elle avait été suffisamment discrète pour qu'il l'apprivoise. Il terminait ce trajet thérapeutique, toujours en costume, disant qu'ici il avait appris à s'autoriser à parler sans préalablement mettre en figure ce que l'autre allait en penser. Il se sentait beaucoup plus libre dans sa vie, dans sa relation aux autres, dans son couple.

C'était cette marionnette dans ce cadre, immobile, qui n'entendait pas et ne parlait pas, qui avait été le support lui permettant d'apprivoiser différemment sa relation aux autres. C'est à ce moment là que j'ai pris conscience qu'il se mettait toujours, un peu de biais, dans son champ de vision.

* J'ai développé ce processus d'accordage du patient ou du thérapeute à travers une œuvre, d'un artiste ou du patient lui-même, dans une communication *Au delà du visible, en deçà du dicible*.

Ces œuvres, qui m'ont touchée car je m'y suis sentie exister, que j'ai choisies pour leur pouvoir d'éveiller le sensible, nous entourent, moi et mes patients.

Ces œuvres, qu'ils trouvent ou qu'ils créent, que nous construisons ensemble parfois, font surgir une parcelle de ce qui était encore informe, inexploité. Elles révèlent des correspondances secrètes, entre le patient et son monde interne, entre le patient et le thérapeute, petit à petit, vers plus d'être.

Je ne crois pas qu'un processus thérapeutique soit une histoire de paroles, je crois que c'est un processus de déploiement du self, c'est à dire de déploiement de notre capacité à sentir, à éprouver, à penser, dans le lien à l'autre. Et cela se produit dans le champ de la séance, dans le champ de cette rencontre si particulière, si délicate entre ces deux en présence que sont le thérapeute et le patient.

Le thérapeute, dans la présence au champ, est une personne qui s'éveille à l'autre, qui du coup s'éveille à lui et aux autres.

L'art en art-thérapie peut être le lieu de la rencontre possible, indirecte, médiatisée, sensibilisée.

Car l'art est sensible, il est sous le sceau de l'esthétique et s'il parle, c'est à chacun différemment, dans sa propre singularité.

La vie, les séances de thérapie, sont d'une telle beauté, d'une telle dureté aussi. L'art, le processus thérapeutique nous aident à appréhender cela, l'art-thérapie en clinique aussi.

*La même démarche me fait chercher le bruit caché dans le silence,
le mouvement dans l'immobilité, la vie dans l'inanimé,
l'infini dans le fini, les formes dans le vide
et moi même dans l'anonymat.
Miro, 1939*

Bibliographie

- BARTOLI Geneviève, *Au delà du visible, en deçà du dicible*, revue Arts & Psyché, N°VII: L'art-thérapie, *Art de la rencontre, rencontre de l'art*, octobre 2005
- BAUCHAU Henry, *L'enfant bleu*, Actes Sud, 2004.
- BRECHT Bertolt, *L'art du comédien*, L'Arche, 1999 (1936).
- BROOK Peter, *L'espace vide*, Points Seuil, 1977 (1968).
- CHARRAS Pierre, *Figure*, L'avant-scène théâtre, 15 juillet 2003, n°1140.
- KLEIN J.P, DARRAULT-HARRIS Y. *Pour une psychiatrie de l'ellipse*, PUF, 1993.
- LEDOUX Michel, *Corps et création*, Ed. Les belles Lettres, 1992.
- SCHOCH de NEUFORN Sylvie, *Sur un fil...*, revue Art & Thérapie, n° 82/83, septembre 2003.
- ROBINE Jean-Marie, *Gestalt-thérapie, la construction du soi*, L'Harmattan, 1998.